

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 13

Artikel: La Révision... des Nez
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187653>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

une certaine étendue de forêts, dans le territoire d'Alpnach, et leur construction fut terminée en 1818. Ce plan incliné fut formé de 24,000 gros sapins dépouillés de leur écorce et fixés les uns après les autres de la manière la plus ingénieuse, sans attaches métalliques. Ce travail occupa 160 ouvriers pendant dix-huit mois, et coûta près de 100,000 francs : il avait trois lieues de longueur et se terminait au lac de Lucerne. Sa forme était celle d'une auge d'environ deux mètres de large et de un à deux mètres de profondeur. Le fond était formé de trois arbres ; sur celui du milieu était pratiquée une rigole pour recevoir de petits filets d'eau dans le but de diminuer le frottement.

La direction du plan incliné était quelquefois en ligne droite, quelquefois en zig-zag ; son inclinaison variait entre 10 et 18 degrés. Il régnait tantôt sur les côtés des montagnes ou les flancs des précipices, tantôt il passait sur leur sommet ; quelquefois il passait sous terre ; ailleurs il traversait des gorges profondes, sur des échafaudages de 40 mètres de hauteur. La hardiesse de cet ouvrage excitait l'étonnement général à tel point que M. Rupp eut à lutter contre les préjugés des paysans. On le supposait en relation avec le diable ; on l'accusa d'hérésie, et on lui suscita tous les obstacles possibles. Néanmoins, ces difficultés furent surmontées, et il eut enfin la satisfaction de voir les arbres descendre le long du plan incliné, avec la rapidité de la foudre.

Des sapins de 35 mètres de long parcouraient cet espace de trois lieues, en deux minutes et demie.

Des hommes étaient placés à des distances régulières, le long du plan incliné, et lorsque tout était prêt, l'homme placé au point le plus bas, criait à celui qui était placé au-dessus de lui : *Lâchez !* Ce cri était répété de proche en proche, et parvenait en trois minutes au haut de la montagne. Les hommes qui s'y trouvaient criaient à leur tour à celui qui était au-dessus d'eux : *Il vient !* Et l'arbre était à l'instant même lancé sur le plan incliné, précédé par le cri : *Il vient !* répété aussi de proche en proche. Aussitôt que l'arbre avait atteint le pied du plan incliné et s'était plongé dans le lac, le cri : *Lâchez !* était reproduit comme auparavant, et un nouvel arbre lancé de la même manière. Par ce moyen, un arbre descendait toutes les cinq à six minutes.

Pour avoir une idée de la force énorme qu'acquerraient les arbres dans une descente aussi rapide, M. Rupp fit les dispositions nécessaires pour que quelques-uns sautassent hors du plan incliné, et on les vit pénétrer de 6 à 8 mètres dans la terre, par le gros bout ; l'un d'eux, heurté contre un autre, fut fendu en plusieurs morceaux dans le sens de sa longueur, comme s'il eût été frappé de la foudre.

Réunis en radeaux sur le lac, et conduits à Lucerne, les arbres descendaient la Reuss, puis l'Aar jusqu'à Brugg ; ensuite le Rhin jusqu'à Waldshut, de là à Bâle et enfin jusqu'à la mer, si cela était nécessaire.

Cette magnifique construction, insensiblement détériorée par défaut de travail, n'existe plus. Les circonstances politiques d'alors ayant détruit la source des principales demandes de bois de char-

penne, la coupe et le transport des arbres a nécessairement dû cesser.

La Soupe.

La soupe est la cocarde d'un diner ; aussi, cette partied'un repas ne saurait jamais être trop soignée ; car si les premières impressions de l'enfance sont celles dont on garde le plus doux souvenir, il en est de même de celles d'un banquet. Une soupe bien conditionnée prédispose avantageusement les convives ; d'ailleurs le palais, vierge de sensations, déguste avec finesse le premier aliment ; la bouche est alors dans la plénitude d'un tact que rien n'a défloré. Aussi la soupe a-t-elle une grande influence dans l'opinion des convives sur votre festin ; elle ouvre l'appétit sans l'apaiser, aussi excellente par le goût qu'on lui trouve, que par la perspective savoureuse qu'elle fait entrevoir.

On sait du reste que les anciens patriarches, moins raffinés que nous dans leur cuisine, mettaient néanmoins un immense prix à une bonne soupe, au point qu'Esau troqua son droit d'aînesse contre un potage aux lentilles.

La soupe est toujours, dans les grands repas, accompagnée de la prudence, de la décence et du silence même des convives ; c'est le moment où chacun observe son voisin avant de se livrer à lui ; le premier aiguillon de l'appétit à satisfaire, lutte avec la démangeaison de parler ; la soupe ne délie point la langue, au contraire, elle l'enchaîne ; elle n'enfante ni les aigres propos, ni les disputes, rarement même elle en est le témoin ; les gravelures, les contes joyeux, sont en arrière de ce premier plan du festin ; son règne respire donc le calme, la réserve et la paix ; aussi, lorsqu'on invite quelqu'un à sa table, pour lui donner une idée favorable de sa moralité, on lui dit de suite : *Venez manger la soupe avec moi, tel jour* ; on ne dit pas : *Venez manger mon rôti, ma viande, mon légume* ; c'est la soupe qu'on met en avant, parce que ce mot n'éveille pas l'idée de désordre, d'effervescence, d'inconduite, mais, au contraire, celle de la tranquillité et de la convenance ; cela est si vrai, qu'on dit encore : *dormir comme une soupe*, et que, dans cette figure métaphorique, on la fait le symbole du repos.

La soupe s'installe dans tous les régimes ; elle n'est repoussée par aucun docteur ; c'est une amie des estomacs appauvris, et si on la mange la première dans un repas, c'est aussi la première chose qu'on se permet dans une convalescence. La soupe à l'oignon dissipe les fumées du vin, chasse le sommeil, ravive la gaieté, et souvent elle fut appelée avec succès à la suite d'un repas, quand la tempérance en avait été bannie.

La Révision... des Nez.

Nous extrayons de la dernière chronique de M. O. Comettant, publiée par le *Siècle*, le passage suivant :

« Francfort, sois béni ! Voici l'annonce que nous lisons dans la *Gazette de Francfort*, un journal sérieux :

« CORRECTION DU NEZ. — Les nez trop longs, » trop gros, camus ou tournés de travers sont ré-

» duits à des proportions convenables par l'*Institut cosmétique* de Baden-Baden. »

Et le philanthropique institut narigonde, supposant avec raison que les nez qui laissent à désirer se rencontrent un peu partout où l'homme respire, ajoute cette ligne que va renifler l'Europe avec contentement :

« Traitement par correspondance. »

Dieu soit loué ! Il est permis de prévoir le moment assez rapproché où les regards des amoureux de la forme ne seront plus choqués par tous les « fichus nez » dont le monde est rempli. Les nègres eux-mêmes, les Kalmouks et les Chinois ne voudront plus se priver d'un nez aquilin suivant les règles de la plastique, puisque les nez sont redressés et mis au point par correspondance.

Trop longtemps les peuples ont négligé le soin de leur nez ; il leur semblait qu'en se mouchant chaque fois que cela était nécessaire, ils en avaient assez fait pour cette partie du visage placée par la nature entre le front et la bouche, afin qu'on n'en ignore. Le nez méritait plus et mieux que d'être mouché et nourri de la poudre sternutatoire de Tabago.

Il est incontestable que l'humanité prendra de la dignité quand tous les nez seront devenus des nez grecs et qu'on ne trouvera plus, dans les musées de curiosités exécutées en cire, tant de nez qui font encore à cette heure le désespoir de leur propriétaire : nez épatés — et épatants — nez retroussés, nez pointus, nez de perroquet, nez de furet, nez camus, nez camards, nez en bosse bourbonienne et autres trompes humaines.

Honneur donc à l'Institut de Baden-Baden, redresseur de nos cartilages directement et par correspondance, et gloire à la *Gazette de Francfort*, propagatrice de la bonne nouvelle. »

Lè z'épàolès d'Orba.

Cein que vint pè lo fifre, s'ein retornè pè lo tambou, s'on dit, que cein pào bin ètrè veré. Et mè vo dio que cein que vint pè lo subliet, s'ein retornè pè lo sabro, coumeint vo z'allà vairè tot-ora.

Lè retso qu'ont dào bin à s'elào, qu'ont grandzi et vegnolans, et que ne volliont pas trào sè bailli dè cousons, ont dâi z'homo d'affèrès po menâ l'ao barqua et ne s'inquiétont diéro què de reteri la mounia que l'ao revint, que l'est on ovradzo prào agriablo. Clliào z'homo d'affèrès que sont bin pàyi, dusont teni à pan dè la maison por quoui travaillont ; mà se l'ont petita concheince, l'ao z'est bin èsi dè carottâ et dè sè fèrè cauquie bon bùro sein que nion n'ein satsè rein, mà... on l'ao z'ein pào fèrè tot atant.

Y'a on part d'ans, ion dè clliào coo que soignivè lo bin d'on retso dè pè Orba, avâi bo et bin subliet on bossaton à son monsu ; et ein atteindeint dè lo menâ tsi son frèrè que restâvè dein on veladzo, pè la montagne, lo catsâ cauquie teimps per tsi on ami dè pè Orba, tant quie qu'on lo vignè queri.

On dzo que stu ami avâi la vesita d'on lulu que crèvâvè dè sâi, repeinsâ à bossaton et l'alliront fourguenâ déveron. Ein guise d'épàola, priront 'na botolhie d'édhie dè cologne ; vo sèdè, dè cll'édhie que cheint tant bon et que lè fennès mettont su l'ao mo-

tchào dè catsetta bin pliyi, que le tignont su l'ao chaumo quand le vont à pridzo. Vo cognâitè bin clliào botolhiès, que sont asse mincès qu'on lanzai et quasu assegrantès que n'hâta dè ratè. Adon, l'ami dè pè Orba, qu'avâi on diamant dè vitrier, tè copè franc lo fond dè la botolhie, et cein l'ao fe on fètu avoué quiet puront fifâ à l'ao z'èse et bairè à plieinna golâie pè lo perte dào bondon. Mà on iadzo que l'uront agottâ, diabe lo pas que la sâi l'ao passâ ! bin lo contréro ; l'aviont sâi pe soveint et pe grand-teimps. Ti lè dzo, l'ami à l'ami coudessâi veni fèrè onna coumechon, et ma fâi la botolhie à Djan Mariâ l'Einfarenâ fe bintout trào courta. Que faillâi te fèrè ?...

Lè lulus étiont suti. L'ami d'Orba eut d'aboo trovâ on idée : ye va queri son sabro ; preind lo fourreau ; d'on coup dè iadzo l'ao frantsè lo bet d'avau su on pliot, et cein l'ao fe on épàola que fournessâi quasu atant dè liquido qu'on boué dè pompa à fû, et lè revouâiquie à fifâ bin mé. Ma fâi, à fooce fèrè, lo fourreau ne sè mollhivè perein qu'ein dedein et lo niveau arrevâvè à la dàova dè tot avau quand on bio dzo l'homo d'affèrès einvouè queri lo bossaton. Vito lè dou soiffeu eimpougnont 'na breinta et l'est lo bornè que corredzâ lo déchet. Rebondeniront bin adrâi lo bossaton et lo couvriront dè pussa et d'aragnès po qu'on ne sè démaufiâ dè rein ; après quiet lo bosset fut tserdzi su on tsai et einmenâ l'ao veladzo dè iò l'homo d'affèrès étâi bordzai. On lo mette à la cava dào frèrè, iò restâ tot què tot tant què qu'on ein aussè fauta.

Cauquie teimps après, c'était l'abbayi dào veladzo. L'homo d'affèrès que ne l'ao demàorâvè pas, l'ao va po la fête, kâ fasâi partiâ dè la société, et l'est li que fut lo rà. Adon l'einvitè tota l'abbayi po allâ bairè on verro dévant la maison dè son frèrè. L'ao vont musiqua ein teta, que y'avâi dozè musiciens, et dâi bons ; mà quand sont arrevâ et que lo gaillâ vâo mettrè la boâte à bossaton, malheu !... n'étâi què dè l'édhie, et lo pourro rà eut quie dou quilomètres et demi dè vergogne, kâ dut fèrè reveri l'abbayi ein l'ao deseint que son vin n'étâi pas dào vin. Lè dzeins que comptâvont su onna bouna verrâ sè dévezâvont à l'orolhie ein deseint ne sè quiet, que cein eimbètà rudo noutron coo ; assebîn quand lè z'étrandzi dào défrou coumeinciront à arrevâ et que ve permi leu l'ami dè pè Orba, s'ein va furieux vers li et l'ao fâ : Tsancro dè mauvais guieux, dè canaille et dè coquin ! te m'as robâ mon vin, te lo mè pâyèrè, tsaravouta !

— Te l'as bin robâ à ton monsu d'Orba, selâi répond l'ami ein recaffeint, et te n'as pas tant à criâ et à fèrè ton vergalant.

L'autro, dinsè remotsi, sè câisâ, n'ousâ pa mé sè fatsi, et l'affèrè ein restâ quie. Et vouaiquie coumeint cein sè fe que cé vin, subliâ l'ao monsu d'Orba, s'ein allâ pè lo fourreau d'on sabro.

Hector et Achille.

IV

Le soleil de 9 heures étincelait sur les toits ardoisés de la ville de Fécamp, qui, allongée dans son beau vallon entre ses deux falaises et vue de loin, semble, à côté de la mer infinie, un lac gris-bleu aux vagues inégales, d'où